

Gestes et expressions d'autrefois

Lidia Philippot

Il m'est arrivé tout dernièrement de *battere un cinque*, pour amuser ma petite-fille d'un an et demi. Ce sont ses parents qui lui ont appris cela et je me prête moi-même au jeu sans savoir vraiment ce que cela signifie. D'ailleurs il y a toute une série de gestes que mes propres enfants exécutent mais qui me sont étrangers, ils viennent de la télévision, du milieu des jeunes gens de la ville, des étudiants. De toute façon, ils ne m'appartiennent pas et je me sens maladroitement si j'essaie de les imiter.

Il y a par contre des gestes qui m'étaient familiers mais qui ont désormais presque disparu, ou bien ils ont changé de sens. Parfois, ils étaient accompagnés d'une expression typique. En voici quelques exemples.

On disait *nicca !* en se donnant un petit coup de pouce au nez pour signifier un refus par dépit. Parfois on tapait du pied en même temps. De même, à quelqu'un qui essayait de vous tirer les vers du nez, on disait en se pinçant le nez : *totse sitta si tè nante !*

Mamma, mè tè vèyo ! (Maman, je te vois) s'exclamait-on en secouant la tranche de fromage qui avait été coupée trop mince. Alors, parmi les présents quelqu'un répondait : *T'o po proi prèyé, yeur nèt !* (Tu n'as pas assez prié, hier au soir).

Quand on buvait à la ronde, dans un bol ou un *grillet* (et autrefois c'était très fréquent, même à table, car on sortait les verres seulement dans les grandes occasions ou quand on accueillait quelqu'un qu'on ne connaissait pas), on disait à celui qui avait la fiasque à sa portée : *tsardze lo ru, bèi è pâsa !* (Charge le ru, bois et fais circuler). Avant de boire celui-ci faisait un petit signe de la tête en soulevant légèrement le *grillet*. Chez nous on n'avait pas l'habitude de dire *Porto !* comme dans les alentours de la ville, c'était plutôt : *a la veutra !* ou simplement *bèyo !* On faisait circuler le *grillet*, toujours à droite, et chacun y buvait une lampée ; avant de le passer au voisin il avait soin d'essuyer avec la paume de la main le bord du *grillet* qu'il avait touché des lèvres. Parfois, après avoir bu, les hommes qui avaient des moustaches humaient bruyamment les gouttes de vin qui en imbibaient les poils. On disait alors qu'ils avaient *gagné lo seup* (gagné une lampée). Souvent c'était fait exprès pour amuser la compagnie, en suscitant un peu de dégoût chez les filles plus *équefiènte* qui refusaient de boire à leur tour.



Champorcher, 1951.

(Archives BREL, fonds Bérard)

Au bistrot, boire avec quelqu'un était signe d'amitié. En effet, si on était en train de boire en compagnie et que quelqu'un qu'on connaissait survenait, on lui présentait le verre et il se devait d'y boire et de boire aussi avec les autres de la compagnie. Si le survenant était seul, souvent il s'unissait au groupe et payait sa tournée.

Autrefois, c'était surtout du vin qu'on buvait, servi dans des bouteilles-mesure au goulot très large. Il ne fallait jamais verser le vin avec la main gauche ou en renversant la main car cela signifiait inimitié. À ce propos, je me souviens que mon père me racontait que, quand il était jeune, il allait avec des copains acheter des mulets à Pavone. Naturellement, après la foire ils allaient au bistrot boire un coup. Une fois, il était en train de boire un verre au comptoir avec un ami à lui quand des Pavonais se sont approchés et leur ont versé à boire en tenant la bouteille de la gauche et en renversant la main. Son ami, qui était plus âgé que lui, après avoir jeté un coup d'œil à la salle bourrée de Pavonais, lui a dit : *Attènchòn, seu i tsertson ruza ! Fé po sèmplàn dè gneun, rècula ver la peurta...* (Attention, ici on cherche la bagarre, fais semblant de rien, recule vers la porte...). Et ils se sont sauvés en toute hâte.

CROISER LES BRAS

Cette posture est assez normale chez quelqu'un qui assiste passivement ou qui observe un fait qui ne le concerne que marginalement. Cependant, le geste de croiser les bras exprimait aussi un sentiment d'ahurissement et d'impuissance face à la crânerie, à l'impudence d'un propos ou d'un comportement. Dans le langage parlé, on utilise l'expression dans un contexte de narration. Par exemple : *Po possiblo an baga pa ! m'a fallù èncrouézé lè bra...* et on accompagne les mots du geste en question.

BAISER LES MAINS

Ma mère avait un geste ravissant pour remercier quand elle recevait un cadeau. Elle portait la main droite légèrement repliée sur son épaule droite. Ce geste - m'avait-elle expliqué - exprimait la gratitude et voulait signifier *je vous baise les mains*.

LES MAINS CROISEES DERRIERE LE DOS

Se balader *lè man su lo cu* voulait dire qu'on n'avait rien à faire, qu'on n'avait pas de soucis immédiats et autrefois, quand quelqu'un était surpris dans cette posture, on lui disait : *t'o dza mariò totte lè bouébe* (tu as déjà marié toutes tes filles). Ce mot de plaisanterie était adressé aux hommes en particulier, même s'ils n'avaient pas de famille.

TOTSÉ LO DZEUN-OU (TOUCHER LE GENOUX)

Plus qu'un geste, c'était une manière de dire quand on invitait une personne à s'asseoir à côté d'une autre de sexe opposé, en présumant, pour rigoler, une certaine complicité entre eux. Les personnes en question devaient bien se connaître.

FAIRE LE SIGNE DE LA CROIX

Ce geste de dévotion était très fréquent, même en dehors des fonctions religieuses proprement dites. Les femmes et les enfants se signaient toutes les fois qu'ils passaient près d'une chapelle,



un oratoire, un cimetière ou une simple croix en bois qu'autrefois on dressait à l'endroit où quelqu'un avait péri dans un accident ou à cause d'un malheur. Les hommes, par contre, se limitaient à toucher le bord de leur chapeau. On recommandait aux enfants qui allaient au pâturage de se signer quand l'orage menaçait et qu'il y avait des éclairs.

CRACHER DANS SES MAINS ET LES FROTTER

Geste que faisaient les hommes avant de saisir quelque chose de particulièrement lourd à soulever ou à déplacer.

GESTES D'AFFECTION

Si on exclu les rapports avec les bébés et les tout petits enfants, les gestes d'affection en public, tel que le baiser sur la joue, n'étaient pas fréquents entre adultes. Ce geste avait une connotation affective et émotive très forte, on s'embrassait au moment de se séparer pour une longue absence, pour un retour attendu ou inattendu, à l'occasion d'un grand chagrin, d'un malheur, de retrouvailles inespérées : Il y avait cependant une occasion où on avait coutume d'embrasser tout ceux que l'on rencontrait dans le village : c'était le premier jour de l'an quand on échangeait les souhaits de bonne année et quelques bonbons en guise d'étrennes. Dans la Basse Vallée l'expression *Trènadàn* n'est pas utilisée.

GESTES SIGNIFIANT HOSTILITÉ, MÉPRIS

MONTRER LES CORNES

Le geste était fait en tenant la main horizontale, ou tournée vers le bas, et n'avait rien à voir aux tromperies conjugales. Les cornes évoquaient le diable et les montrer à quelqu'un signifiait qu'on le considérait méchant, voire même maléfique.

MONTRER LA CROIX

On formait la croix en croisant les deux index : c'était un geste extrême qui signifiait probablement souhaiter la mort à la personne à qui le geste était adressé. Cela se faisait



entre personnes qui se haïssaient à cause de querelles qui les opposaient pour des questions d'intérêt (*partadzo, termeun-o, peuze de l'éve*).

Cependant, je me souviens que, quand j'étais gamine, avec les galopins du village on s'amusait à montrer la croix à un pauvre débile qui passait demander la charité, ainsi il se fâchait et nous courait après en criant. Ce genre d'amusement m'a valu une des fessées les plus mémorables de la part de ma mère.

MONTRER LE DERRIERE

Geste de mépris auquel se livraient les femmes à la suite de querelles ou de disputes très animées. Je me souviens avoir vu de jeunes femmes narguer une équipe de joueurs de *tsan* venus d'une commune de la Basse Vallée pour défier l'équipe locale. Les joueurs remontaient depuis le fond de vallée à pied, chargés de *rëndjòì, palette, bocllòì*, et les jeunes filles perchées sur un mamelon, bien visible depuis la *tsarée*, les hélaiet en soulevant leur jupe, elles leur montraient le derrière.

TRAQUEYÉ LO BRÉ

Personnellement je n'ai jamais assisté à ce geste. Cependant j'en ai souvent entendu parler : il s'agissait d'un geste de défi que l'on faisait à l'occasion de querelles familiales qui opposaient les femmes de la maisonnée. La mère interposait le berceau avec le bébé entre elle et son adversaire comme pour signifier qu'elle avait une raison, un droit naturel en plus qui devait lui être reconnu. Son antagoniste pouvait ne pas reconnaître ce droit et, dans ce cas, enjambait le berceau. Ce geste était considéré comme un outrage à l'enfant aussi.

CRACHER PAR TERRE...

...et mettre le pied dessus. Geste de violent mépris signifiant : « Tu es un salaud, tu es nul » ; une variante - *tchiccà* - c'est-à-dire cracher à distance peut vouloir signifier « Je m'en fiche... » Par contre l'expression : *te mè fè tchiccà* signifie : tu m'embêtes.

FROTÀ LE PEZÉN (FROTTER LES JUPONS)

C'était une plaisanterie quelque peu grossière que certaines filles un peu résolues faisaient à des garçons trop curieux ou malpolis : elles se mettaient à deux ou trois pour saisir et terrasser le malheureux et puis lui frottaient la figure avec leurs jupons.